

VICTOR **MARGUERITTE**

LA GARÇONNE

préface de
BRUNO FULIGNI

roman



**LE ROMAN SULFUREUX
DES ANNÉES FOLLES**

ARCHI
A
POCHE

VICTOR MARGUERITTE

LA GARÇONNE

roman

Préface de Bruno Fuligni

Suivi du dossier de La Garçonne

ARCHIPOCHE

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante:
www.archipoche.com

Éditions Archipoche
34, rue des Bourdonnais
75001 Paris

ISBN 978-2-3773-5922-6

Copyright © Archipoche, 2021.

Préface

IRRÉCUPÉRABLE MONIQUE

La Garçonne, de Victor Margueritte ? « Amas de turpitudes qui lui valut le mépris de tous les honnêtes gens et qui entraîna sa radiation de l’Ordre de la Légion d’honneur », résume l’abbé Bethléem dans *Romans à lire et romans à proscrire*, son compendieux index à destination des familles bien-pensantes, dans l’édition de 1928. *La Garçonne* n’est d’ailleurs pas l’unique cause de cette damnation littéraire : le saint homme condamne encore *Le Compagnon*, *Le Couple*, *Ton corps est à toi*, « qui remuent les mêmes ordures »…

Victor Margueritte apparaît dans la catégorie « *Romans à proscrire en vertu de la morale chrétienne* » et il aurait matière à s’en consoler en constatant qu’il s’y trouve en excellente compagnie : sont également interdits ses contemporains Henri Barbusse, Julien Benda, Tristan Bernard, Francis Carco, Blaise Cendrars, Jean Cocteau, Colette, André Gide, Marcel Jouhandeu, Marcel Proust – ainsi d’ailleurs que leurs illustres devanciers Marivaux, Pouchkine, Tolstoï, Théophile Gautier, Alfred de Musset, Alfred de Vigny, Guy de Maupassant, Hector Malot, Pierre Loti, Jules Renard… Il ne reste plus grand-chose de la littérature, si on suit les préceptes de l’abbé Bethléem.

Pourtant, le cas de *La Garçonne* demeure singulier. Unique œuvre dont on parle encore, le plus souvent sans l'avoir lue, d'un auteur devenu introuvable en librairie, ce livre n'est plus aujourd'hui qu'un repère dans les chronologies de l'entre-deux-guerres. On sait confusément qu'en 1922 ce roman eut un retentissant succès de scandale ; que son auteur en perdit le ruban rouge dont il était si fier, tandis que son héroïne Monique Lerbier imposa la mode des cheveux courts « à la garçonne » ; et les bons professeurs trouvent là l'occasion d'expliquer qu'après les horreurs et privations de la Grande Guerre, un vent d'audace et de fantaisie agita les Années folles.

Mais que sait-on, plus sérieusement, de la garçonne et de son créateur ? Cendrars, Colette, Proust ont leurs lecteurs passionnés, leurs exégètes, leurs colloques universitaires, tandis que le mystérieux féministe nommé Victor Margueritte ne semble pas sorti de l'enfer où le précipitait l'abbé. Comment est-ce possible ? Pourquoi un roman qui, en dix ans, se vendit à plus de six cent mille exemplaires et fut traduit dans les principales langues européennes, s'est-il réduit à une vague référence de culture générale un siècle plus tard ?

Sans doute a-t-il vieilli, mais *L'Ingénue libertine* aussi et la désuétude des anciens romans de mœurs ne manque toutefois pas de charme. Plus fondamentalement, il se peut que *La Garçonne* reste une œuvre proscrite parce que ni son héroïne ni son auteur ne se prêtent aisément à la récupération politique et idéologique.

L'héroïne, d'abord, n'est pas nécessairement celle que l'on attend. Hôtel particulier avenue Henri-Martin, villégiature à Trouville, vente de charité au Quai d'Orsay, thé au Ritz : la rude vie de notre

garçonne sent son époque et son milieu, dont elle ne consent à déchoir que dans une démesure de grande dame. Monique Lerbier n'est pas du genre à brûler son soutien-gorge parmi des activistes en cheveux gras. Chapeautée et gantée, ne roulant dans la débauche qu'avec des attitudes de tragédienne, elle peut dérouter.

Assez classiquement, Monique se construit en réaction à sa mère, laquelle «ne concevait pas qu'il pût y avoir d'autre atmosphère que celle des préjugés, desquels et pour lesquels elle vivait ». Aussi s'amuse-t-elle à la choquer en affirmant que les jeunes filles de sa génération sont «toutes, plus ou moins, des garçonnes».

Monique elle-même, sortant de l'enfance, présente d'abord le profil d'une fiancée modèle, «s'abandonnant au délice d'aimer et d'admirer» son futur mari, le constructeur automobile Vigneret. «Rompue aux sports, et d'esprit net, elle était chaste comme elle était blonde, naturellement...» Tout comme sa mère reste au fond une caricature, Monique n'est pas à proprement parler un personnage : avec toute la pureté d'une idée platonicienne, elle incarne l'idéalisme qui vient se fracasser les ailes sur la réalité.

D'ailleurs, elle a «horreur du mensonge», autrement dit de la société : «Au fond, il n'y a pas plus gourde, malgré tes airs d'indépendance», constate en souriant son amie Ginette Morin, bien décidée quant à elle à tirer profit des hypocrisies sociales. Et Vigneret lui-même, qui ne voit pas d'effondrement métaphysique dans l'entretien d'une maîtresse, se surprend à redouter le mariage annoncé avec une promise aussi exclusivement entichée de lui: «Elle est assommante avec sa manie de sincérité!... Ça promet de l'agrément, pour l'avenir...» Car Vigneret a une maîtresse et son mariage se combine avec des

tractations financières auprès du ménage Lerbier : c'est en découvrant cet envers du décor que réagit Monique, avec « une surprise d'enfant qu'on a frappé sans cause, et qui se révolte »...

« Une fille bonne pour Charenton, avec ses principes révolutionnaires ! », s'exclame Mme Lerbier mère, quand elle perd définitivement l'espoir de ramener Monique aux délices des arrangements bourgeois. Comme l'explique doctement au lecteur le jeune philosophe Blanchet, « la polygamie, du point de vue des femmes, est moins un instinct qu'un réflexe, une cause qu'un effet ». Ainsi, comme Monique, ce serait par dépit ou provocation qu'une jeune femme s'offre à un inconnu, et nullement par l'effet d'un désir autonome, encore moins sous l'influence d'une pensée construite... L'inconstance de son fiancé ayant détruit ses espérances de vie heureuse, la garçonne se donne à corps perdu dans un désordre érotique qui vise à punir la collectivité plus qu'à satisfaire ses sens. Avec absolutisme et conviction, au contraire, cette Bovary bolcheviste révolutionne les mœurs, dans la douleur et dans les larmes : son plaisir, si plaisir il y a, relève du même masochisme que celui des saintes mystiques qui acceptaient de payer devant Dieu les péchés de leurs contemporains. Chambres d'hôtel, parties fines, saphisme mondain : autant d'épreuves que s'inflige Monique la rédemptrice, contestant dans les spasmes d'un érotisme obligé l'iniquité du monde.

Souffrance ultime : celle dont le prénom signifie « la Solitaire » en grec ne parvient pas à devenir mère elle-même, alors que la maternité demeure à ses yeux l'accomplissement de la féminité.

C'est pourquoi l'énigmatique garçonne n'a pu et ne peut être récupérée telle quelle par les mouvements féministes des dernières décennies, d'une

inspiration toute différente, voire opposée. Blanchet l'avait d'ailleurs prévenue : « Oh ! mademoiselle, la garçonne de demain ne ressemblera pas plus à celle d'aujourd'hui que vous ne ressemblez à vos sœurs d'il y a vingt ans. »

Blanchet a lu *Du mariage*, de Léon Blum, dont il a retenu la relative immoralité : il faut « laisser mener aux jeunes filles aussi, avant le mariage, leur vie de garçon. Elles n'en seront pas moins de bonnes épouses, leur gourme jetée ».

C'est en ce sens d'abord que le mot de « garçonne » est employé par Victor Margueritte, dans ce roman initiatique qui est aussi un roman à thèse. Comme le philosophe Blanchet, il fustige le « monstrueux boulet de la jalousie » et rêve de « dépouiller l'amour de sa manie de possession réciproque ». Au-delà du plaidoyer pour l'amour libre et l'égalité dans le couple, pourtant, le romancier a des comptes à régler.

Né à Blidah, en Algérie, le 1^{er} décembre 1866, Victor Margueritte est le fils d'un général héroïque, tué à Sedan en 1870. Parent et lecteur de Mallarmé, il est très tôt attiré par les lettres, même s'il sacrifie à la tradition familiale des armes. Il s'engage à dix-neuf ans dans les spahis, devient sous-officier colonial, puis lieutenant de cavalerie. En septembre 1896, il quitte l'armée pour se consacrer aux lettres, en collaboration avec son frère aîné, Paul. « Pendant dix ans, la fusion des deux écrivains fut tellement intime que, dans leur commun labeur, il serait impossible de reconnaître la part de l'un et de l'autre », écrit l'abbé Bethléem. En 1907, les deux frères se brouillent, l'ambitieux Victor briguant un siège de sénateur sous l'étiquette radicale-socialiste. « Le premier feuilleton signé par Victor depuis la rupture est intitulé *Prostituée* : c'est de la basse littérature industrielle. »

En fait, ce récit s'inscrit dans le courant réaliste, des dialogues en langage pittoresque venant ponctuer la narration d'un auteur omniscient. *La Garçonne* reste dans la même veine : un livre de facture assez classique au fond, dans sa structure comme dans sa forme. Quoi qu'aient pu écrire ses censeurs, sa pornographie demeure d'une exquise correction, le sexe de la femme étant désigné comme le « fruit », le « sillon secret » et autres images ou périphrases qui faisaient frissonner d'aise les lecteurs de la III^e République. Loin des audaces formelles d'un Cendrars, Victor Margueritte se veut un nouveau Balzac, égaré dans le monde des mercantis et des profiteurs de guerre, société cynique et jouisseuse que Raymond Radiguet et Francis de Miomandre ont décrite avec une acidité amusée, tandis que lui rêve de la voir disparaître.

Comme le romancier Bousselot, « il avait encore sur le cœur ses années de cauchemar, au front, tandis qu'à l'arrière ces petites éveillées remuaient les fesses »... Certes, Victor Margueritte était trop vieux pour combattre, mais dans les cabinets ministériels, auprès de Caillaux, il a rêvé de paix séparée et de rapprochement franco-allemand. Aussi suggère-t-il des scènes de corruption et de décadence quand il décrit ces « femmes drapées de chinchilla ou de vison, agitant leurs coiffures d'aigrettes ou leurs torsades étincelantes », courtisées lors de mondanités qu'a financées le sang des combattants. Et que dire de leurs compagnons, maris promus par les intrigues galantes de leurs femmes, soupirants arrivistes, véreux et concupiscents ?

Ainsi le faux baron Plombino, « champignon vénéneux de la guerre, mais champignon juif », ce « pachyderme à peau moite » dont la « lippe pendante » s'humecte à ses pensées salaces. Quand

le père de Monique, voyant sombrer le projet de mariage avec l'infidèle Vigneret, suggère à sa fille de devenir baronne, c'est « le cœur soulevé » que la garçonne visualise « le juif à l'affût, avec sa gueule d'hippopotame », dont elle sent « s'abattre sur elle la lourde patte, molle et moite »...

Homme du XIX^e siècle par sa formation, Victor Margueritte pense comme cette gauche d'avant l'affaire Dreyfus, qui assimilait le juif au grand capital et à la finance mondiale. Par pacifisme, antimilitarisme et anticapitalisme mêlés, il rejette tout ce qui n'est pas cette simplicité populaire magnifiée par tous les idéologues de la pureté.

D'abord l'ex-officier semble attiré par les doctrines anarchistes. Certaines de ses pages font songer au *Voleur* de Georges Darien, quand il veut prouver que la légalité couvre les pires turpitudes au détriment de la vraie morale. Mais ce moralisme militant l'incline à chercher des solutions pour changer l'Homme en changeant la société, ce qui le conduit du communisme au fascisme.

Dans *Au bord du gouffre*, en 1919, il fait le procès de l'état-major. Mais son pacifisme se combine de considérations eugénistes et germanophiles. Attiré par Briand et le briandisme, il se révèle infréquentable lorsqu'il divulgue les frasques érotiques de son grand homme dans la biographie qu'il lui consacre en 1932. S'il s'est enrichi grâce au succès de *La Garçonne*, il bénéficie en outre des fonds secrets allemands : « Depuis la Première Guerre mondiale, Margueritte était devenu, avec Dubarry, un élément privilégié de la propagande allemande en France : déjà en 1922, la Wilhelmstrasse avait diffusé *La Garçonne* dans le monde entier dans le dessein de ternir l'image de la France à l'étranger. À partir de 1925, l'Allemagne finança – par l'intermédiaire d'un

de ses agents, Joseph Chapiro – les essais pacifistes de l'écrivain sous forme d'achats d'exemplaires¹. »

Après l'arrivée au pouvoir de Hitler, l'habile Chapiro n'est plus à la manœuvre et c'est vers le communisme que se sent attiré le romancier. Voici l'auteur de *La Garçonne* compagnon de route du PCF, comme Henri Barbusse. Pour autant, la discipline du stalinisme le rebute, tout comme la condamnation de l'objection de conscience.

Son pacifisme renoue donc avec sa germanophilie quand il justifie l'invasion de la Rhénanie par Hitler. Munichois, il refuse la guerre contre l'Allemagne, puis, après la débâcle, se réfugie à Monestier, dans l'Allier. Là, il se fait le chantre de la collaboration franco-allemande, voyant en Pétain le sauveur de la France. Déçu par le renvoi de Pierre Laval en décembre 1940, il recherche le salut dans les mouvements les mieux en cour à Berlin. En février 1941, dans *L'Œuvre* de Marcel Déat, il fait paraître une lettre ouverte au Maréchal dans laquelle il juge la Collaboration trop timorée : lui souhaite une allégeance pure et simple à Hitler, le « généreux vainqueur de la bataille de France »...

On comprend que le féminisme contemporain rechigne à se réclamer d'un tel prophète. Mort le 25 mars 1942, Victor Margueritte s'en va suffisamment tôt pour échapper aux poursuites de la Libération, mais non à la damnation de mémoire qui le frappe, ainsi que son œuvre, après 1944. Seul a survécu ce titre, *La Garçonne*, dont n'a été retenu que l'argument, non la lettre ni les intentions. Dernier épisode en date de cette épuration mémorielle :

1. Patrick de Villepin, « Victor Margueritte », Maitron.fr, article 120196, 30 novembre 2010, mis à jour le 3 janvier 2020.

la sortie en 2020 d'une série télévisée elle aussi intitulée *La Garçonne*, sans aucune autre référence au roman dont elle n'adapte pas la trame. Prendre à un auteur son idée, son titre, pour en tirer une autre œuvre sans lien direct avec la sienne, tel est le châtiment de Victor Margueritte, l'imprécatrice anarcho-hitlérien qui prétendit théoriser le désir féminin.

Bruno FULIGNI

PREMIÈRE PARTIE

1

Monique Lerbier sonna.

— Mariette, dit-elle à la femme de chambre, mon manteau...

— Lequel, mademoiselle ?

— Le bleu. Et mon chapeau neuf.

— Je les apporte à mademoiselle ?

— Non, préparez-les dans ma chambre...

Seule, Monique soupira. Quelle corvée que cette vente, si elle n'avait pas dû y retrouver Lucien ! On était si bien, dans le petit salon. Elle réappuya sa tête sur les coussins du canapé et reprit sa rêverie.

Elle a cinq ans ! Elle est en train de dîner dans sa chambre, à la toute petite table où chaque jour « Mademoiselle » régente de sa vie, la surveille et la sert. Mais, ce soir, Mademoiselle a congé. Tante Sylvestre la remplace.

Monique adore tante Sylvestre. D'abord, toutes les deux, elles ne sont pas pareilles aux autres. Les autres, c'est des femmes. Même Mademoiselle ! Maman lui a donné ce nom comme ça : « Bien que vous soyez veuve ! Parce qu'une gouvernante doit toujours s'appeler Mademoiselle. »

Tante Sylvestre et Monique, au contraire, sont des filles. Elle, une petite fille, quoiqu'elle se juge déjà

grande. Et tante, une vieille fille... Vieille, si vieille ! À preuve qu'elle a la peau plissée et au menton trois poils, sur un pois chiche.

Ensuite tante Sylvestre apporte toujours du nougat noir, aux amandes et au miel brûlé, chaque fois qu'elle arrive d'Hyères. Hyères, Monique ne sait pas bien où c'est, ni ce que c'est. Hyères c'est la même chose qu'hier ; c'est très loin... Il n'y a qu'aujourd'hui qui compte. Et aujourd'hui, c'est fête. Papa et maman doivent aller à l'Opéra et, avant, ils sont invités au restaurant.

L'Opéra est un palais où les fées dansent en musique, et le restaurant un endroit où on mange des huîtres... C'est réservé aux grandes personnes, déclare tante Sylvestre.

Mais voilà une fée – non, c'est maman ! – qui apparaît en robe décolletée. Elle a des plumes blanches sur la tête et elle a l'air habillée toute en perles. Monique touche l'étoffe, extasiée... Oui, de petites, toutes petites perles, vraies ! Elle aimerait à en avoir un collier.

Elle caresse le cou de maman qui se penche pour vite lui dire au revoir :

— Non, pas de bise, à cause de mon rouge !

Et comme la menotte, maintenant, remonte au velours des joues, la voix impatiente ordonne :

— Laisse-moi ! Tu vas m'enlever ma poudre.

Derrière il y a papa tout en noir, avec un grand V blanc qui sort du gilet. C'est une drôle de chemise, en carton glacé ! Maman raconte à tante Sylvestre, qui écoute en souriant, une longue histoire. Mais papa tape du pied et crie :

— Avec votre manie de mettre trois heures pour vous fourrer du noir aux cils et du rose aux ongles, nous manquerons l'ouverture !

Quelle ouverture ? Celle des huîtres ?... Non. Dès que papa et maman sont partis, sans l'embrasser – (Monique a gros cœur) –, tante Sylvestre explique que c'est l'ouverture de la musique... La musique, ça s'ouvre donc ?

Monique, rêveuse, demande : « Alors en quoi c'est fait ? » et tante Sylvestre, qui l'a prise sur ses genoux, explique en la câlinant :

— La musique, c'est le chant qui sort de tout... de soi quand on est heureux... du vent quand il souffle sur la forêt et sur la mer... C'est aussi le concert des instruments, qui rappelle tout ça... Et l'ouverture, c'est comme celle d'une grande fenêtre sur le ciel, pour que la musique entre, et qu'on l'entende. Tu comprends ?

Monique regarde tendrement tante Sylvestre et fait signe que oui.

.....

Monique a huit ans. Elle a poussé en longueur. Elle tousse souvent. Aussi, quand elle va se promener au bord de la mer, ordre à Mademoiselle (ce n'est plus la veuve, mais une Luxembourgeoise qu'elle n'aime pas, et qui a des joues de ballon rouge) de ne pas la laisser grabouiller, jambes nues, dans les flaques rocheuses où la crevette frétille. Ordre de ne pas même la laisser courir devant le flux, sur le sable qui, mouillé, se durcit. Elle ne peut ramasser ni les algues fraîches qui sentent tout l'océan, ni les coquillages dont la conque nacrée enclot le bruit des vagues...

— Qu'est-ce que tu veux faire de ces saletés ? Jette ça ! a déclaré maman, une fois pour toutes.

Monique ne peut pas non plus lire comme elle le voudrait (l'attention donne des maux de tête). En

revanche elle doit faire régulièrement une heure de gammes (elle a beau dire que ça la rend folle, il paraît que c'est une discipline, pour les doigts). Alors, si c'est ça les vacances, Trouville est plus ennuyeux que Paris !

D'ailleurs elle y voit encore moins ses parents. Maman est toujours en automobile, avec des amis. Et le soir, quand elle dîne – c'est rare –, elle part, aussitôt après s'être rhabillée, danser au Casino. Très tard... Aussi, le matin, elle dort. Papa ? il ne vient que le samedi, par le train des maris. Et le dimanche il reste avec des messieurs, pour ses affaires.

La grande corvée, c'est quand maman « fait plage ». On regarde se croiser, sur les planches, les files montante et descendante. On dirait un magasin de blanc. Les mannequins s'exhibent, tous pareils, en rangs pressés. Les messieurs-dames qui font cercle, assis autour des guérites d'osier ou des tentes, échangent des saluts avec les messieurs-dames qui processionnent.

Quand ceux-ci arrivent au bout du chemin parqueté, ils font demi-tour, et recommencent. Qu'est-ce qu'ils suivent ? Monique ne sait pas. Encore un mystère ! Le monde en est plein, si elle en croit les réponses jetées à ses incessantes questions...

Pour l'instant elle s'amuse, non loin de la guérite maternelle, avec la petite Morin et une camarade dont elles ne connaissent pas le nom. Elles l'ont baptisée Toupie, parce qu'elle tourne toujours sur un pied, en chantant. Accroupies sous le regard distrait de la Luxembourgeoise, toutes trois édifient un château doré, avec ses bastions et ses douves. Au milieu se tient debout, militairement, son râteau sur l'épaule, un garçonnet frisé, dit Mouton. On l'a mis là pour qu'il reste tranquille, en lui affirmant :

— Tu es la garnison.

La règle du jeu est que, le château fini, la garnison sera libre, et, à la place, on enfermera prisonnière celle des trois qui se sera laissé prendre. Mais le château n'en finit pas. Mouton trépigne et, sans attendre l'achèvement, exécute une vigoureuse sortie. Toupie et la petite Morin s'enfuient. Monique, qui se repose sur la foi des traités, n'a pas bougé. Si bien que lorsque Mouton veut l'embastiller, elle résiste. Il la pousse... Coups, cris. La Luxembourgeoise qui se précipite reçoit sa part de horions, les mamans accourent. Elles séparent les combattants et, sans écouter les explications confuses, d'ailleurs contradictoires, elles les secouent. Mouton qui se rebiffe est giflé. En même temps Monique sent une main qui la frappe, à la volée : clic ! clac !... « Ça t'apprendra ! » Sa figure cuit.

Atterrée elle regarde l'ennemie qui vient d'abuser de sa force. L'ennemie satisfaite d'avoir équilibré les torts et le châtiment... Sa maman ! Est-ce possible ?... La rage et la stupeur se partagent l'âme de Monique. Elle a fait connaissance avec l'injustice. Et elle en souffre, comme une femme.

.

Monique a dix ans. C'est une grande personne. Ou plutôt, déclare sa mère en haussant les épaules, c'est une enfant insupportable, avec ses fantaisies, ses vapeurs et ses nerfs.

D'abord elle ne fait rien comme tout le monde ! N'a-t-elle pas déchiré toute sa robe de dentelles, et pris froid l'autre dimanche, en jouant à cache-cache dans le parc de Mme Jacquet, avec Michelle et des garnements ? Du point de Malines ancien – une véritable occasion, à 175 francs le mètre... Et hier, en goûtant chez le pâtissier, ne s'est-elle pas avisée de

prendre dans l'étalage, pour la porter – dehors, sur le trottoir ! –, à une fillette en haillons qui la dévorait des yeux, une grosse brioche, de près d'un kilo ?... Au lieu d'un bon pain !

Elle a eu beau vouloir payer sur ses économies : ce n'est pas de la charité, c'est de l'extravagance. Et même, au fond, de la fausse générosité. Il ne faut pas donner aux malheureux le goût, et par conséquent le regret de ce qu'ils ne peuvent avoir...

Monique est peinée par ces raisonnements. Elle voudrait que tout le monde soit heureux. Elle a aussi du chagrin : elle n'est pas comprise par les siens. Ce n'est pas sa faute si elle a un caractère qui ne ressemble pas à ceux qu'elle voit autour d'elle ! Et ce n'est pas sa faute non plus si à cause de ses joues creuses et de son dos qui ploie, elle ne fait pas honneur à ses parents :

— Tu as grandi comme une mauvaise herbe ! entend-elle répéter sans cesse...

Si cela continue, elle finira par tomber malade : on le lui a assez promis ! Celle idée, elle l'accepte avec résignation, presque avec plaisir. Mourir ? – ce ne serait pas un grand malheur. Qui l'aime ? Personne. Si ! Tante Sylvestre.

Aux vacances de Pâques, quand après une grosse bronchite et trois semaines de lit, Monique s'est levée si faible qu'elle ne tient plus sur ses fuseaux – tante est là ! Et lorsque le médecin déclare : « Il faudrait que cette enfant vive à la campagne, longtemps... dans le Midi si c'est possible... au bord de la mer... Le climat et la vie de Paris ne lui valent rien... », tante s'écrie :

— Je la prends avec moi ! Je l'emmène. Hyères, c'est excellent, n'est-ce pas, docteur ?...

— Parfait, l'endroit rêvé...

C'est convenu, aussitôt. Et Monique a tant de joie en songeant qu'elle va être transplantée, au soleil,

près de sa vraie maman, qu'elle ne pense pas à s'attrister de ce que son père et sa mère ne manifestent eux-mêmes aucun regret.

.....

Monique a douze ans. Elle a une natte dans le dos et des robes à carreaux d'écolière. Elle est la première élève de sa classe, dans le pensionnat de tante Sylvestre. À la place des rues grises dans le brouillard s'étend le jardin montant, au flanc de la colline. Le soleil vêt toutes choses d'une splendeur légère. Il luit sur les palmes des chamérops, pareils à des fougères géantes, sur les raquettes épineuses des cactus, sur les aloès bleuâtres ou bordés de jaune, qui ont l'air d'énormes bouquets de zinc. La mer est du même azur foncé que le ciel, ils se confondent, au large...

Pâques est revenu, Pâques fleuries ! Jésus s'avance sur son petit âne, dans le balancement des branches vertes. La terre est comme un seul tapis, éclatant et bariolé, de roses, de narcisses, d'œillets et d'anémones.

Monique demain sera tout en blanc, comme une petite mariée. Demain ! Célébration de ses noces spirituelles. Le bon curé Macahire – elle ne peut prononcer son nom sérieusement – va l'admettre, avec ses compagnes du catéchisme, à la Sainte Table.

Elle a essayé de se pénétrer des belles légendes des Testaments ; elle y a d'autant mieux réussi qu'elle a eu comme répétitrice sa grande amie Élisabeth Meere... Zabeth, qui est protestante, a fait, il y a quatre ans déjà, sa première communion et son rigorisme fervent ajoute une exaltation singulière à la fièvre mystique dont Monique brûle. Toutes deux, dans l'adoration du Sauveur, découvrent obscurément l'amour.

Celui de Monique est toute confiance, abandon, pureté. Elle s'en va, avec une ivresse ingénue, sur l'aile ouverte de ses rêves. Elle n'a qu'une seule et puérile crainte ; celle de ne pas profaner – en mordant au passage l'hostie de neige – le corps, invisible et présent, de l'Époux divin.

Il faudra aussi, a bien recommandé l'abbé Macahire, qu'elle se confesse, avant, de ses mauvaises pensées. Elle en a deux qu'elle a beau écarter. Les vilaines mouches se reposent sans arrêt au lys de son attente... Sa jolie robe ! Coquetterie. Et les œufs, les œufs de Pâques ! Gourmandise. D'abord le gros, en chocolat, qu'elle recevra de Paris, et puis les moyens et les petits, en sucre de toutes les couleurs et même en vrai œuf, cuit dur dans de l'eau rouge, qui sont si amusants à chercher, à travers les touffes et les bordures du jardin !

C'est la grande affaire de tante Sylvestre, qui depuis une semaine prépare, pour tout le pensionnat, réjouissances et surprises. C'est aussi sa façon de communier. Du moins c'est l'abbé Macahire qui s'en plaint en ajoutant: « Quel dommage qu'une si brave femme soit une mécréante ! »

Il faudrait croire que ce n'est pas un péché bien grave puisque M. le curé semble le lui pardonner. Ça ennuierait bien Monique d'aller au Paradis, tandis que tante Sylvestre irait en enfer!... Mais toutes ces idées lui cassent la tête... Elle est heureuse et il fait beau.

Monique a quatorze ans. Elle ne se souvient pas d'avoir été une enfant souffreteuse. Elle a la robustesse d'une jeune plante qui a trouvé son terrain et surgi dru.

l'Archipel

Découvrez notre catalogue sur
www.archipoche.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/Archipoche

Achevé de numériser en novembre 2020
par Soft Office